

Françoise Piponnier (dir.)

## Le Château d'Essertines Loire

Alpara

---

## Préface

Jean-Marie Pesez

---

DOI : 10.4000/books.alpara.1674  
Éditeur : Alpara  
Lieu d'édition : Lyon  
Année d'édition : 1993  
Date de mise en ligne : 2 juin 2016  
Collection : DARA  
ISBN électronique : 9782916125275



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

PESEZ, Jean-Marie. *Préface* In : *Le Château d'Essertines : Loire* [en ligne]. Lyon : Alpara, 1993 (généré le 14 juin 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1674>>. ISBN : 9782916125275. DOI : 10.4000/books.alpara.1674.

---

Ce document a été généré automatiquement le 14 juin 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

# Préface

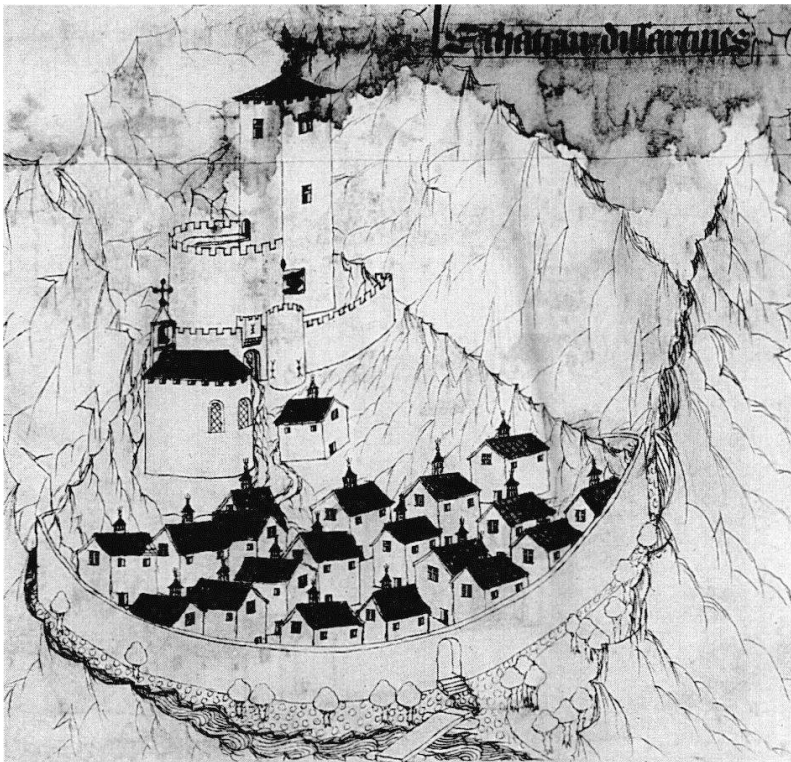
Jean-Marie Pesez

---

- 1 Le préfacier devrait être capable d'une certaine distanciation par rapport aux auteurs et à l'ouvrage qu'il présente : elle ne m'est guère possible. Les auteurs sont mes amis et mes collègues et ils ont tous, sur un chantier ou sur un autre, travaillé avec moi ; nous avons participé aux mêmes enquêtes, et cela de longue date. En outre le site archéologique qui fait l'objet de ce livre, je l'ai reconnu au départ, avec Françoise Piponnier, et par la suite j'y ai fait de fréquents retours ; il m'est même arrivé de participer quelques jours aux activités du chantier. J'ai donc suivi du début à la fin les progrès de la recherche. Malgré tout, je suis resté extérieur à l'opération, un peu en spectateur et ce sont les impressions du spectateur que je confie à cette préface.
- 2 La première impression, partagée par tous ceux qui ont eu l'occasion de visiter le chantier, les Directeurs des Antiquités eux-mêmes, qui pourtant ont eu à connaître quantité d'opérations et des plus ardues, la première impression est de recul devant les difficultés du site. Il n'offre pas un endroit plat, pas un bout de terrain où l'herbe et le rocher ne se relaient pour créer une pente glissante : seul le célèbre "dahu" s'y sentirait à l'aise. Les vestiges, ou prennent la forme de ruines menaçantes, ou se dissimulent dans une végétation vigoureuse et sans cesse conquérante. Avec cela en été une atmosphère de four entretenue par les flancs de l'étroite vallée du Vizézy, ou bien dès l'automne un froid pénétrant : notre première reconnaissance du site se fit dans une bourrasque de neige.
- 3 Ce sont, à vrai dire, simplement poussées à l'extrême, les difficultés qu'offrent les sites d'une famille bien connue qui a attiré plus d'un archéologue médiéviste : les *castra* des provinces méridionales, et les fouilles de Castlar de Durfort, de Lastours, de Calberte, de Cabrières ne sont pas non plus des parties de plaisir. Comme à Essertines, l'archéologie y tient de la prouesse d'autant que l'obstacle opposé par la nature des lieux n'a pas nui le moins du monde à la rigueur de la méthode et à la finesse des observations : on s'en convaincra en prenant connaissance de cet ouvrage, les sites les plus difficiles ne sont pas les plus mal traités.
- 4 Sur tous les sites de cette nature, les pentes incommodes, les accès pénibles ont attiré, par la sécurité qu'ils créaient, le *castrum populatum* et sont aujourd'hui la rançon d'une conservation des vestiges, relative mais souvent inespérée.

- 5 Ceux d'Essertines étaient lisibles, après défrichement, bien sûr. A cet atout s'en ajoutaient d'autres : une documentation écrite, plutôt abondante et précise, offerte, en particulier, par le terrier du Chevallard et, rencontre tout à fait exceptionnelle (au moins pour les établissements de cette nature) un document iconographique contemporain du château et du village. Et s'il est vrai que la documentation écrite vaut surtout pour le village, le dessin de l'Armoriai de Revel informe d'abord de la tour d'Essertines à laquelle cet ouvrage est consacré. Et, on le notera au passage : l'un des apports de l'archéologie consiste dans la vérification du réalisme et de l'exactitude de la représentation figurée. Celle-ci, après la fouille, apparaît relativement fiable quand il s'agit du château ; à un détail près, la couverture qui n'est pas de tuiles plates.
- 6 Mais limitons précisément notre propos, comme le fait cet ouvrage, à un seul élément du *castrum* : la tour et son enceinte. Il s'agit d'une demeure noble, bien sûr, et d'une fortification, mais très modestes dans leurs dimensions, leur construction, leurs aménagements comme le disent les murs très minces, les foyers ouverts et les sols sommairement construits (quand ils ne sont pas faits du rocher ou d'une couche de destruction aplanie). Ces caractères font peut-être l'essentiel de l'intérêt que présente la tour d'Essertines, dans la mesure où ils appartiennent à toute une famille d'établissements médiévaux : les petits châteaux de montagne, plus mal connus encore que ne l'étaient les maisons fortes, il y a quelques années, avant qu'on ne leur consacre des fouilles, des colloques et des publications. Car c'est bien d'un château dont il s'agit, même si l'un des plus anciens documents lui accole une sorte de double ou de complément plus mystérieux encore mais qui de toute façon disparaît assez vite : la *domus* d'Albert de Thizy. C'est un château : Revel le dit et les fonctions de la tour le confirment, qu'elles nous soient précisées par les documents ou par l'archéologie. Chef-lieu de mandement, la tour d'Essertines reste un lieu du pouvoir, un centre administratif même après avoir été en partie évincée par Chatelneuf. C'est aussi une « forteresse habitée » pour reprendre les termes dont s'est servi Jean-Michel Poisson pour le titre du colloque de Lyon de 1988 : des cavaliers et des hommes d'armes y résident, y mènent un genre de vie noble et cette modeste tour perdue dans les Monts du Forez n'ignore pas le luxe des classes aristocratiques.
- 7 Sur ce château, depuis 1977 (un peu après que la recherche ait commencé sur la partie villageoise du *castrum*) ont été conduites de nombreuses campagnes relevant d'un type de recherches dont on peut craindre qu'elles ne se fassent de plus en plus rares : les fouilles programmées. Certes la recherche a été soutenue vigoureusement par les institutions universitaires, et à partir d'une certaine date, assez tardivement en fait, le Ministère de la Culture, directement ou comme intermédiaire, a procuré un financement appréciable, plutôt exceptionnel pour une fouille programmée : c'était reconnaître l'intérêt du site, l'importance des recherches qui y étaient conduites et leur valeur d'exemple. Malgré tout, les moyens mis en oeuvre sont restés sans commune mesure avec ceux dont dispose l'archéologie préventive, et cela explique la lente progression de la fouille, aux prises en outre avec des conditions qui interdisaient la mécanisation du travail. Il n'y a pas une fatalité de la recherche programmée qui l'obligerait à se satisfaire de moyens plus ou moins limités : quelques opérations particulièrement bien dotées, rares il est vrai, en témoignent. Et la recherche programmée a jusqu'ici bien mérité de la connaissance archéologique (et historique). Sans elle, l'archéologie préventive, certes indispensable, manquerait de repères.

- 8 S'agissant d'une publication qui s'inscrit dans la collection des DARA où ont paru déjà les résultats des fouilles de Lyon, on n'osera pas soutenir qu'elle montre la vocation de la recherche programmée à déboucher seule sur la publication des données (d'autant que c'est une vocation à laquelle il n'est pas toujours obéi). Mais seule peut-être la recherche qui, à défaut de moyens importants, dispose du temps, bénéficie de la solidité des équipes soudées par l'appartenance à une même institution, peut aboutir au type de publication qui est ici présentée au lecteur. Un lecteur qui, s'il est historien, ira peut-être directement de l'introduction à la conclusion, mais qui, s'il est archéologue, s'attachera à l'étude complète du mobilier, aux références précises qu'elle lui offre, et saura à travers les patientes analyses stratigraphiques, apprécier la validité des interprétations, la solidité des résultats et la fiabilité des datations. C'est un type de publication qui dévore beaucoup de temps (celui des auteurs, un peu aussi celui des lecteurs) et qui est réputé aujourd'hui lourd et trop coûteux. Il est sans doute légitime de chercher d'autres voies pour porter les résultats d'une fouille à la connaissance de la communauté scientifique, mais jusqu'à présent on en discute sans passer aux actes, sans qu'on puisse non plus juger de l'efficacité réelle des solutions proposées. En attendant, Essertines vient démontrer vigoureusement l'utilité de la publication exhaustive qu'on aimerait pouvoir dire, aussi traditionnelle, mais en archéologie médiévale au moins ces monographies sont encore trop rares pour qu'on puisse parler de tradition. En réalité, la publication du château d'Essertines va s'inscrire dans une liste limitée à quelques titres devenus célèbres : on ne peut que remercier les DARA et le Service Régional de l'Archéologie de l'avoir permise et les auteurs, autour de Françoise Piponnier, de nous l'avoir donnée.



Les armoriaux médiévaux se contentent habituellement de représenter les armoiries et cimiers appartenant à la noblesse d'une région. Ils sont parfois illustrés par des portraits équestres, en tenue de joutes, des principaux personnages. *L'Armorial* de Guillaume Revel, réalisé vers 1450, offre exceptionnellement une figuration des places fortes que possédait son commanditaire, le duc de Bourbon, en ses provinces d'Auvergne et du Forez. Le « chatiau d'Issartines », représenté au folio 474, fait l'objet de la présente étude.

---

AUTEUR

**JEAN-MARIE PESEZ**

Directeur d'Etudes à l'E.H.E.S.S.